

Discussion autour du récit d'apprentissage

Éric Bédard et Dominique Garand

Numéro 66, automne 2016

À quoi sert la fiction ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bédard, É. & Garand, D. (2016). Discussion autour du récit d'apprentissage. *L'Inconvénient*, (66), 15–21.

DISCUSSION AUTOUR DU RÉCIT D'APPRENTISSAGE

Éric Bédard et Dominique Garand

Éric Bédard : Dominique, j'aimerais d'abord te raconter ce qui m'a donné l'idée de ce dialogue avec toi. L'automne dernier, je flânaï à Québec, sur la rue Cartier, j'entre dans une jolie librairie et j'aperçois *Florence, reprise*. Je n'avais lu de toi qu'un seul livre, *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron...*, que j'avais beaucoup apprécié. C'était en 2011, j'allais publier *Recours aux sources. Essais sur notre rapport au passé*, qui participait d'une démarche assez similaire à la tienne, même si j'abordais des questions différentes. Dans ces recueils, nous explorions tous les deux notre rapport à un héritage littéraire, politique, historiographique, que nous souhaitions assumer plutôt que renier, assumer de manière critique bien sûr. J'étais donc bien disposé à accueillir ton premier roman.

Je dois cependant admettre que cette sympathie première n'explique pas tout. D'autres collègues, connaissances et amis publient des livres de toutes sortes et je ne me donne pas toujours la peine de les lire dès leur sortie. J'avais toutefois le sentiment que ton livre n'était pas comme les autres... J'ai lu les premières pages debout dans la librairie et j'ai tout de suite été convaincu que j'allais le dévorer. Ton narrateur, un doctorant d'origine italienne, décrit sa première rencontre avec un certain Pierre Maureault, professeur d'université, historien spécialiste du 19^e siècle québécois, et le mandat confié par ce dernier : raconter son « expérience florentine », cette année de sa jeunesse passée dans la capitale de la Renaissance pour entreprendre des études doctorales sur quelques zouaves dissidents. J'ai pressenti que ce Pierre Maureault allait vraiment se livrer, que ce livre allait proposer le véritable *récit*

d'une expérience à la fois intellectuelle et intime qui avait profondément marqué sa vie. Je n'ai pas été déçu !

Le contexte de mon intérêt pour cette histoire a une certaine importance. Car si j'étais si bien disposé à accueillir ton premier roman, c'est aussi parce que je terminais l'écriture d'un ouvrage très personnel sur mon engagement souverainiste, livre qui est paru quelques mois plus tard. Après avoir lu *Florence, reprise*, je n'ai pu m'empêcher de comparer ces deux « récits d'apprentissage », même si leurs formes sont très différentes. Tu avais choisi le roman pour explorer une expérience qui se rapprochait vraisemblablement de la tienne alors que j'avais opté pour un récit certes « construit » mais réaliste, écrit à la première personne. Tous les deux, nous avons senti le besoin de revenir sur des expériences humaines déterminantes de notre jeunesse qui nous avaient façonnés, inspirés.

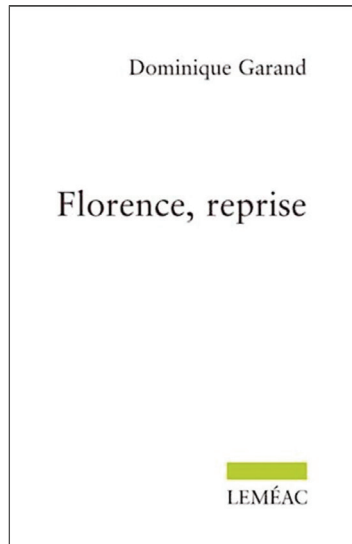
Tu as choisi le roman pour raconter l'expérience florentine d'un personnage visiblement très proche de toi (par son genre, son âge, son origine géographique, son cheminement universitaire, son statut professionnel, etc.), nous y reviendrons plus loin. Mais ce qui m'a frappé, c'est que ce n'est pas un roman écrit à la première personne. Le narrateur n'est pas Pierre Maureault, mais un jeune homme embauché pour écrire ce livre de souvenirs, à qui tu as donné un nom un peu exotique, Roman Niqué Gaddi. J'ai trouvé ce procédé original et très réussi, car le lecteur distingue toujours la voix du narrateur de celle de Pierre Maureault en train de se raconter au jeune doctorant. J'aimerais cependant savoir comment t'es venue cette idée. Et surtout pourquoi tu as procédé ainsi.

Dominique Garand : Les raisons de ce choix sont multiples et touchent à divers types de motivations : littéraires, personnelles... Je suis même tenté d'évoquer des raisons « spirituelles », tout en sachant combien ce mot peut prêter aux malentendus. Tout cela est lié à la notion de « reprise » qui se trouve dans le titre, une notion que j'ai empruntée à Kierkegaard, que je cite d'ailleurs à la toute fin du prologue : « Quand on dit que la vie est une reprise, c'est dire que l'existence qui a existé voit maintenant le jour. » En d'autres termes, ce qu'on vit n'a pas été réellement vécu aussi longtemps que ça n'a pas été rejoué, *repris*. Tu comprendras que, pour moi, cette reprise ne pouvait avoir lieu que dans l'écriture. On dit que le Christ a « accompli les Écritures », mais en fait il les a reprises – mais c'est le fait des évangélistes, qui sont ses narrateurs délégués. Et la proposition peut s'inverser : l'écriture accomplit la vie, lui confère sa pleine existence symbolique.

Cet essai de Kierkegaard, qui a justement pour titre *La reprise*, m'a fourni la clé pour traiter une histoire qui m'était très intime, tellement intime et précieuse qu'elle ne pouvait pas être racontée comme ça, sur un mode direct et purement anecdotique, comme on le ferait dans la conversation. En fait, je ne voulais pas raconter ma vie, je voulais plutôt sonder ce qui, dans cette expérience italienne que j'ai vécue, n'était pas racontable (des sensations, une intensité, une poésie, facteurs de jouissance). Mais aussi, tout ce qui restait *en souffrance* d'une parole capable de le dire avec un maximum de justesse. Tu as vu juste, ce Pierre Maureault présente en apparence des caractéristiques que l'on pourrait facilement associer à ma personne, mais l'essentiel ne se joue pas là. Il ne s'agit pas d'un alter ego, mais plutôt de ce que Kundera appelle un « ego expérimental », si bien que je ne le reconnais aucunement comme étant moi. Je n'ai retenu de mon « vécu » que ce qui pouvait s'inscrire dans une trame symbolique beaucoup plus large, trame qui m'apparaissait au fil du travail d'écriture. Dans ton livre, cette trame plus large est donnée par le contexte historique que tu évoques : c'est ce qui rend ton entreprise mémorielle intéressante, même pour des lecteurs qui ne te connaîtraient pas personnellement. Comme je ne disposais pas d'un pareil contexte, je ne voulais pas parler de moi au premier degré, cela m'aurait paru inintéressant pour d'éventuels lecteurs en plus d'être stérile en ce qui concerne le rapport que je veux entretenir avec ma propre mémoire. À quoi bon raconter ce qu'on sait déjà ? De nombreux pseudoromans paraissent aujourd'hui qui misent à fond sur le voyeurisme en jouant la carte de l'histoire vécue. Cette complaisance et ce qu'elle génère me paraissent déléteres, et je n'ai pas voulu céder à ce type d'interpellation.

ÉB : Ce serait là une des raisons spirituelles que tu évoquais tout à l'heure ?

DG : En quelque sorte, oui. L'une des exigences spirituelles que je fixe à l'écriture de fiction est celle de révéler des choses cachées, de nous faire accéder à ce qui peut-être était là depuis toujours, mais restait mal compris. La reprise, c'est une manière de scruter la mémoire dans la perspective d'une vie nouvelle : on replonge dans son passé pour en extraire un principe de vie et d'amour encore et encore rejouable aujourd'hui. C'est vraiment une démarche antimélancolique. Le dispositif narratif que j'ai mis en place installe d'entrée de jeu une distanciation (celui qui raconte un épisode de sa vie passée n'est plus le même qu'il était) et une médiation (celui qui l'écoute, Gaddi, va ensuite réécrire le tout). De plus, le dialogue des deux interlocuteurs s'inscrit dans le présent, tout comme leurs lieux de rencontre – tous à Montréal – viennent ponctuer l'histoire passée qui s'est déroulée à Florence. Cela me procurait une immense liberté par rapport aux moments de ma propre histoire que je tenais à revisiter : je pouvais les approcher de façon décalée, comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre, et c'est tout l'espace de la fiction qui s'ouvrait là, avec la permission d'inventer des personnages et des situations inédits. Dans ce processus, l'autre joue un rôle essentiel, c'est vraiment grâce à lui que l'histoire passée peut être réinventée, réinterprétée et rejouée au présent. Ainsi, l'interlocuteur de Maureault, le jeune Gaddi, est une sorte de représentant du lecteur dans le processus d'écriture...



ÉB : Ah ! je le voyais plutôt comme le représentant du romancier, puisque Roman Niqué Gaddi, je crois que ça n'échappera à personne, est une anagramme de ton propre nom.

DG : Oui, c'est vrai. Mais dire qu'il est aussi le représentant du lecteur, ça n'entre pas en contradiction avec le fait qu'il m'ait servi à mettre en abyme mon propre travail d'écriture. Gaddi est proche du lecteur parce qu'il est d'abord une oreille : il réagit à ce que lui raconte Maureault, il permet à ce dernier de mieux entendre ce qu'il est en train de raconter. Dans un premier temps, donc, Gaddi écoute et transcrit. Ensuite, il se fera lecteur et interprète en puisant dans une documentation que Maureault lui aura fournie (journaux intimes, correspondance, photos, etc.). Ce n'est qu'en tout dernier lieu qu'il assume la position de représentant du roman en train d'être écrit par quelqu'un d'autre que Maureault. Il y a là tout un jeu, et je t'avoue que cela me motivait beaucoup sur le plan littéraire parce que ça installait une dynamique dialogique dans ce qui, autrement, aurait pu devenir un monologue un peu foireux.

Bon, je me suis un peu étendu, Éric, et j'espère ne pas t'avoir étourdi ! Comme j'ai fait valoir quelques avantages que présente l'artifice littéraire dans l'exploration des années d'apprentissage, je suis curieux de t'entendre me parler de ta propre expérience d'écriture et de la manière dont tu as toi-même envisagé ta « posture », c'est-à-dire la manière

de faire se rencontrer l'homme que tu es aujourd'hui et le jeune homme que tu étais au tournant des années 1980 et 1990. Dans ton cas, la médiation, si elle existe, est moins apparente : tu es Éric Bédard parlant d'Éric Bédard et tu dois assumer l'entière responsabilité des propos qu'il énonce, contrairement à mon Maureault, à qui j'attribue des propos parfois assez douteux. Est-ce que cette « responsabilité » a contraint ton dire et orienté le choix entre ce que tu pouvais raconter et ce qu'il était préférable de taire ? As-tu éprouvé le sentiment d'une liberté dans l'écriture ?

ÉB : Je vois mieux ce que tu entends par *reprise* et, comme toi, je pense que « l'écriture accomplit la vie, lui confère sa pleine existence symbolique ». Tu me rappelles des passages d'un essai de François Ricard consacré à Gabrielle Roy. L'écriture a pour fonction de raconter la vie, elle témoigne de son caractère inachevé, voire insignifiant, mais elle lui confère par là un sens que l'on peut aussi partager. Je me rends compte que cette évidence n'a jamais été intellectualisée chez moi, qu'elle s'est imposée tout naturellement. Comme si j'avais tenu pour acquis, très tôt, que la réalité ne prenait forme qu'en étant racontée. Il n'y a pas d'un côté la vie et de l'autre les livres ; d'un côté l'action, le réel, et de l'autre la contemplation, l'évasion littéraire : la vie et les mots participent d'un même flux continu et nécessaire.

Je suis un lecteur de romans – je termine une phase Philip Roth – mais je n'aurais pas osé en écrire un : chacun son métier ! Les romans permettent en effet d'explorer des questions essentielles qui nous hantent tous. Les meilleurs romanciers montrent la complexité du réel, illustrent les dilemmes éthiques et existentiels auxquels nous devons souvent faire face tout au long de notre vie. Pierre Maureault n'est pas en Italie seulement pour faire son doctorat, il souhaite s'imprégner des lieux, faire des rencontres, vivre une expérience pleine. Ce n'est pas une idée, Pierre Maureault, c'est un être vivant, marqué par un milieu, des expériences, travaillé par des tourments, des doutes, des désirs, un appétit de vivre. Ce qui me frappe chez ce personnage, ce jeune homme, c'est son équilibre, justement. C'est un être curieux de tout, très sensible aux êtres qu'il rencontre, une véritable éponge.

DG : Il se définit comme une « disponibilité »...

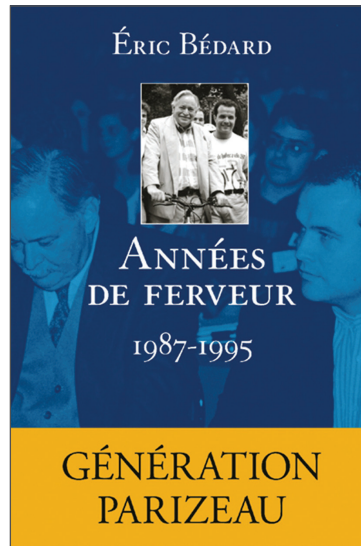
ÉB : En fait, il me semble assez loin du jeune homme que j'étais moi-même, très engagé dans une Cause, plus unidimensionnel. Chiara, jeune Italienne dont il tombe amoureux, est pourtant elle-même une militante. Elle l'amène d'ailleurs à une réunion... On sent bien que ton « héros », sans regarder de haut tous ces militants, se méfie instinctivement de leur esprit grégaire et de leur rigidité idéologique. « Mon point de vue était qu'en tenant ce langage [de militant], raconte Mau-

reault à Gaddi, on s'abolissait comme corps pour fusionner dans une idée abstraite » (p. 168). À vingt-cinq ans, j'étais, moi, l'un de ces militants. Je ne vivais que pour ça... Maureault, lui, ça m'a beaucoup frappé en te lisant, a su conserver ses distances, son quant-à-soi. Cela rend son récit d'autant plus riche.

DG : Cette attitude participe, chez lui, d'un complexe généralisé. Certains, dont tu étais peut-être, cherchent à se définir dans l'action et l'engagement. Du point de vue de la formation d'un individu, de son apprentissage, ce peut être très riche, mais aussi très vidant et aliénant. Maureault a choisi une autre voie : il se méfie des idéologies, il ne donne crédit qu'à ce qu'il éprouve dans son corps même, comme si la jouissance devait être le lieu de la vérité. Mais ce qu'il envisage comme étant une marque de souveraineté est peut-être aussi le symptôme d'une peur devant les désillusions du réel. Toute son aventure s'inscrit dès le départ sous le signe du rêve : il veut s'accomplir dans le rêve. Et tout au long, on le voit constamment en train de se dégager des forces sociales qui voudraient le happer : la famille, d'abord, avec laquelle il entretient un rapport ambivalent, puis sa compagne Pascale, qu'il quitte parce qu'il se sent pris avec elle dans une forme conventionnelle de vie de couple. Ensuite, il rencontre des bouddhistes qui veulent aussi l'embarquer dans leur truc, et puis ces militants que lui

présente Chiara. En fait, il est porté à fuir toutes ces structures préétablies, dans l'espoir fou de définir lui-même les rituels de sa jouissance, en puisant surtout dans la culture. C'est ce qu'il parviendra à réaliser avec Chiara. Mais jusqu'à quel point n'est-ce pas là aussi un choix aliénant, il faudrait voir... Je trouvais intéressant de suivre le parcours d'un individu qui se place toujours un peu à côté, en retrait, dans un monde où il nous est constamment demandé d'afficher nos couleurs et nos convictions.

Cela dit, je crois entendre dans tes propos une critique du militant que tu as été. Pourtant, je pourrais dire du jeune Éric Bédard de ton récit qu'il était, tout comme Maureault, « un être vivant, marqué par un milieu, des expériences, travaillé par des tourments, des doutes, des désirs, un appétit de vivre ». Toutes ces dimensions, tu les évoques avec une franchise qui m'a beaucoup plu. Je veux dire : sans aucune complaisance. Tu n'hésites pas à relater des épisodes où tu as eu le sentiment de faire piètre figure, toutes ces fois aussi où tu t'es senti piégé par des forces qui agissaient sur toi à ton corps défendant. Tu racontes également comment tu négligeais ta compagne de l'époque. Et ce qui me frappe dans ton récit, c'est la distance objective que tu installes entre celui que tu es aujourd'hui et celui que tu étais à ce moment-là. L'approche est empathique sans être compassée. Je dirais même que tu abordes ton passé avec la rigueur propre à l'historien. Et cela me fait penser que tu es de ce point de vue un admirateur d'Ivan Jablonka¹, qui a



justement signé une sorte de manifeste dans lequel il préconise une rencontre créative entre l'historiographie et l'écriture littéraire. Est-ce dans cette optique que tu as abordé ton travail d'écriture, alors que tu cherchais à rendre compte à la fois de ton expérience personnelle et d'un moment historique de la collectivité québécoise ?

ÉB : Si je suis un lecteur de romans, j'apprécie aussi, et depuis ma prime jeunesse, les récits de vie, les mémoires, les souvenirs. C'est un genre littéraire à part entière, trop peu pratiqué par nos gens d'action, et je le déplore vivement. Ces récits de vie, lorsqu'ils sont bien faits, permettent de comprendre les ressorts intimes de l'action, ou ce que j'appelle dans mon livre le « ferment spirituel » qui pousse à l'engagement – sois sans crainte, le mot *spirituel* ne me fait pas peur ! On ne décide pas de se lancer en politique ou de défendre une cause un beau matin par hasard. C'est ce que je voulais explorer dans *Années de ferveur*.

Tout à l'heure, tu me demandais si je m'étais senti « libre » durant l'écriture de ce livre. Absolument ! J'ai même ressenti une sorte d'ivresse par moments, que je n'avais jamais ressentie auparavant. J'avais un plan, des événements à raconter, quelques idées à expliquer, mais le processus d'écriture m'a permis de découvrir des choses, de mettre des mots sur des expériences assez personnelles, enfouies dans ma mémoire.

J'avais une ambition documentaire, je voulais laisser une pièce au dossier, fournir un éclairage particulier sur un événement auquel les historiens reviendront sûrement, lorsque nous aurons tous disparu, mais je ne souhaitais pas écrire un simple rapport : mon ambition était aussi littéraire. Je souhaitais montrer la part humaine de l'engagement. Pour y arriver, il fallait que j'explique mes origines familiales, mon cheminement idéologique, les angoisses du jeune militant que j'étais. Mais j'ai craint l'impudeur tout au long de l'écriture du récit. Il m'est souvent arrivé d'éprouver un certain vertige, d'être gagné par le doute, de craindre les railleries (peut-être justifiées) de ceux qui jugeraient qu'il faut une certaine idée de soi pour écrire un tel livre. Traiter de 1995 me dédouanait... Je n'oserais jamais écrire un livre similaire sur une histoire d'amour vécue durant ma jeunesse. Je comprends donc que tu aies recouru au roman...

Mais j'aimerais que tu m'expliques en quoi ta démarche est « antimélancolique ». Dans nos deux livres, j'ai senti une sorte de recherche de pureté et d'authenticité : pureté d'une conviction politique ou d'un sentiment amoureux ; authenticité d'un engagement pour une cause ou d'une passion pour une femme... La vie adulte est souvent faite de désillusions et de déceptions. Face à ces nobles élans de la jeunesse, à ces moments d'exaltation aussi intenses que furtifs, n'est-il pas un peu normal d'être parfois gagné par la mélancolie ?



DG : La mélancolie est un état qui me sied bien, dans lequel je me suis calé très longuement, dès mon plus jeune âge. Il est difficile de renoncer à une jouissance aussi délicate que la mélancolie. Si je devais cesser d'être mélancolique, je pense que ça me manquerait ! Mais j'ai exploré aussi les aspects morbides de la mélancolie, lorsqu'un deuil mal vécu nous empêche de vivre au présent. Quelle est la teneur de cet objet perdu auquel s'accroche le mélancolique ? Dans la littérature québécoise, du moins celle qui s'intéresse au destin du Québec, c'est un affect très fort, même chez un écrivain aussi primesautier qu'a pu l'être Jacques Ferron. Chez lui, c'était d'abord lié à la perte de la mère, morte très jeune, mais je trouve qu'il a traité cela d'assez belle façon dans *Les confitures de coings*. Il n'en demeure pas moins qu'une certaine tonalité mélancolique s'insinue dans le regard qu'il porte sur l'histoire québécoise, surtout à la fin de sa vie. Il a le sentiment que tout s'en va à vau-l'eau, que le Québec tue (ou amène à se suicider) ses éléments les plus créatifs. Il faut lire son magnifique texte « Les salicaires » pour s'en rendre compte, ou encore « La soupière », tous deux parus dans le recueil *Du fond de mon arrière-cuisine*. Une grande part de l'historiographie québécoise est mélancolique, depuis Garneau, que ce soit pour parler de la Mère perdue (la France) ou du Père vaincu (les patriotes, puis René Lévesque). En sommes-nous revenus, des deux référendums perdus, nous qui y avons cru ? Avant que tout cela tourne définitivement au ressentiment, il importe de définir l'attitude qui serait la plus saine à cet égard.

Tu l'as fait à ta manière et tu pourrais m'expliquer quelle voie tu as choisi d'adopter. Pour ce qui est de mon Maureault, il a décidé, lui, de traiter la question sur un mode plus personnel. Je te parle du Maureault âgé, celui qui retourne sur les pas de sa jeunesse. Cet homme se rend compte que le mythe personnel qu'il s'est construit autour de cet épisode de sa vie a fini par lui empoisonner l'existence. Il a tellement fait de cet amour passé un moment culminant et indépassable qu'il s'est retrouvé par la suite incapable d'aimer de nouveau. L'histoire racontée dans le roman ne se rend pas jusque-là, mais on peut facilement comprendre que cette apothéose de l'amour avec Chiara, point d'orgue du roman, a par la suite connu une fin. Peut-être s'agit-il même d'un échec, lequel n'est pas raconté mais seulement pressenti, comme si on choisissait de clore l'épopée des patriotes sur la victoire de Saint-Denis... Voilà ce qui motive Maureault à *reprendre* cette expérience en décortiquant au plus près la généalogie et la physiologie d'un sentiment, en explorant toutes ses composantes. Dans cette perspective, la démarche aboutit, et il le dit : « La reprise a accompli son œuvre. » Il s'est libéré, il peut passer à autre chose. Voilà en quoi le roman est antimélancolique : il permet de rejouer au présent (dans l'écriture) la jouissance du passé. Il fait de l'amour une force capable de se régénérer par-delà la perte de l'objet.

Mais qu'en est-il sur le plan politique ? Dans mon roman, je n'ai pas voulu forcer la note, disons que je suis resté prudent sur ce rapport, mais certains détails montrent que la question québécoise s'agite en filigrane, même si c'est de façon burlesque à travers la figure des zouaves (ces soldats qui posaient en héros alors qu'ils avaient perdu leur bataille).

Je me demande bien ce que l'historien en toi a pu penser de ces allusions...

ÉB : J'avais justement une remarque à te faire à ce sujet, qui m'est venue lorsque j'ai pris en considération l'année du séjour de Maureault en Italie. Cette date n'est pas clairement indiquée... Et tu t'amuses du lecteur à ce propos ! Mais grâce à quelques indices glanés ici et là (par exemple, l'incendie de Jean survenu en 1966, vingt-cinq ans avant le séjour du héros), j'en ai déduit que cette année d'étude tournait autour de 1991...

DG : Attention, 1966 est l'année de la grande *inondation* à Florence. Le séjour de Maureault se déroule d'octobre 1988 à juillet 1989. Il n'est pas toujours très précis quand il dit « il y a vingt-cinq ans », mais j'ai dû laisser quelques indices probants puisque Christian Desmeules, dans son compte rendu du *Devoir*, a bien situé l'histoire en 1988²...

ÉB : Ah ! Je suis désolé pour la méprise, mais je suis content qu'il en soit ainsi, car l'attitude très désengagée de cet intellectuel-historien n'était pas sans métonner ! En 1990, soit l'année précédant le séjour de Maureault, les Québécois vivaient l'échec de l'accord du lac Meech, et la souveraineté trônait à soixante pour cent dans les sondages ! En Europe de l'Est et dans l'ancien empire soviétique, les nations relevaient la tête. Pour les souverainistes québécois, tous les espoirs étaient permis... Il aurait été normal, dans de telles circonstances, que Maureault s'informe de ce qui se passait au Québec ou qu'il y accorde un peu d'attention. D'autant qu'il dit à Gaddi : « L'histoire du Québec et du Canada, que j'avais passé des années à étudier, était si simple et linéaire en comparaison de celle de l'Italie ! » (p. 177) Pour une fois qu'il se passait quelque chose au Québec, que l'Histoire était au rendez-vous, il aurait pu tendre l'oreille et s'y intéresser un peu plus ! À moins qu'il n'ait été marqué au fer rouge par la défaite de 1980 et qu'il ne se soit jamais remis du syndrome post référendaire qui a suivi... À moins que ce peu d'intérêt du Maureault mature corresponde au désenchantement actuel.

DG : Même si ce n'est pas écrit dans le roman, on peut supposer que Maureault fait partie des « désenchantés » de 1980. Cela dit, j'ai quand même plutôt mis l'accent sur ses motivations sentimentales... Et il précise aussi qu'il ne quitte pas sa blonde, sa famille et le Québec parce qu'il ne les aime plus. Seulement, il se sent un peu à l'étroit et il ressent le besoin d'ouvrir ses horizons, de faire éclater une certaine définition de lui-même qu'il ressent comme une réduction. Je comprends que son attitude t'ait frappé : il présente un profil très différent de celui que tu étais à la même époque ! En 1988, tu étais séduit par un discours de Jacques Parizeau et tu te lançais dans le militantisme politique. Toi, tu le voyais tout à fait ouvert, l'horizon. Mais ton livre n'en est pas moins un travail de deuil ; et puisque tu viens d'évoquer le « désenchantement actuel », j'aimerais que tu me dises comment tu le combats. C'est un aspect qui m'a frappé en te lisant : je n'ai pas senti

d'amertume dans ton livre et j'aimerais que tu me dises si tu as dû lutter contre ce sentiment. Je t'ai expliqué comment le Maureault d'aujourd'hui a fait jouer pour lui le procédé de la reprise pour se guérir de la mélancolie, mais toi, quel a été ton remède ? Ça ne me paraît pas évident dans la mesure où ce deuil de l'après-1995 ne t'appartient pas qu'à toi seul : quand on est militant, on s'attelle à des causes collectives. On est donc aussi dépendant des choix de tous ceux qui nous entourent, ce qui rend les choses beaucoup plus difficiles à gérer, à mon sens.

ÉB : Lorsqu'on a été très engagé en faveur d'une cause, qu'on a cru toucher du doigt un dénouement tant espéré mais qu'on subit un échec – j'imagine que bien des militants étudiants ont senti une telle déception au lendemain du printemps 2012 –, il y a plusieurs réactions possibles, au plan humain. On peut, comme tu le dis, verser dans le côté le plus morbide de la mélancolie, vivre dans le ressentiment et la colère, maudire un présent plat. On peut aussi succomber au cynisme, s'en vouloir d'avoir cru aux chimères de la politique ou de l'engagement, se réfugier dans le cocon de l'intime, ne s'intéresser qu'à sa « carrière ». On peut aussi prendre congé du réel, devenir encore plus intransigeant qu'on l'était à vingt ans, adopter la posture du « vrai de vrai ». À certains moments, j'ai été hanté par ces états d'esprit... C'est un peu pour éviter ces écueils que j'ai écrit *Années de ferveur*. J'y ai vu une démarche de maturité, de franchise et de lucidité, à l'égard de la cause défendue autant qu'à l'égard de ma propre contribution, de mon cheminement. Je voulais regarder ce moment de ma jeunesse en face, sans complaisance, mais avec une certaine bienveillance. Je voulais non seulement y voir plus clair, mieux comprendre la séquence historique qui a mené à la courte défaite de 1995 et évaluer la contribution de la génération X à cet élan, mais aussi tirer quelques leçons, et pour la cause, et pour moi-même – leçons que j'expose dans mon épilogue.

Mais il y avait plus... Tu me dis que ton personnage de Pierre Maureault effectue cette *reprise* pour s'affranchir d'un moment marquant – cette formidable communion avec Chiara sur une plage italienne –, ce qui lui permettra d'apprécier le présent et de redevenir de nouveau « disponible » aux êtres et aux expériences que lui présente la vie. Plutôt que de constamment comparer chaque femme ou chaque rencontre avec ce moment de félicité et de grâce, et de verser dans une mélancolie triste, il pourra éprouver de la gratitude et se dire : « J'ai vécu avec cette femme des moments de transport et de communion que certains êtres ne connaîtront jamais... Quelle chance ! » Je me permettrai une comparaison, même si elle risque de paraître boiteuse à certains : vois-tu, même si le référendum de 1995 s'est soldé par une défaite, je me trouve vraiment privilégié d'avoir vécu une telle expérience, d'avoir côtoyé un personnage comme Jacques Parizeau, que j'admire depuis ma prime jeunesse, d'avoir travaillé avec des jeunes gens déterminés, sincères et idéalistes, d'avoir croisé tous ces militants de la souveraineté qui ont donné beaucoup d'eux-mêmes à une cause qui les transcendait. Je conserve un souvenir ému de tous ces ras-

semblements, de toutes ces assemblées, de cette fraternité, de ce partage, de cette intensité, de cet espoir surtout. J'ai vécu tout cela sans mettre fin à mes études, bénévolement, les deux pieds sur terre. Mais il m'arrivait souvent de planer – à jeun ! – car j'avais la conviction de contribuer à un moment fort de l'histoire de mon pays... Plus j'avais dans le livre, plus j'étais gagné par cette gratitude. Probablement que, pour Pierre Maureault comme pour moi, ce sentiment offre le meilleur antidote à la mélancolie...

DG : Là-dessus, nous sommes absolument sur la même longueur d'onde. C'est là, il me semble, la position philosophique la plus saine en même temps que la plus lucide. Mais une autre question me travaille, et je la pose maintenant à l'historien. Crois-tu que cette méthode de la reprise (ou ce sentiment de gratitude, pour utiliser ton lexique) pourrait nous guider dans l'élaboration d'une perspective sur l'histoire qui permettrait de nous fonder sur autre chose que la perte ou l'échec ? Pourrions-nous un jour raconter une histoire du Canada français envisagée sans mélancolie, sans pour autant opter pour l'idéalisation héroïque ?

ÉB : Cette question sur l'histoire du Canada français et du Québec me hante depuis toujours. Quel récit proposer ? me demandes-tu... Un récit qui ne serait ni une pénible lamentation ni le roman idéalisé de notre durée. J'y réfléchis depuis le début de mes études en histoire, car j'ai rêvé très tôt de réaliser une synthèse. Lorsqu'on m'a proposé d'écrire *L'histoire du Québec pour les nuls*, j'ai fait face à ce défi narratif, même si la collection s'adresse au grand public.

La question que tu poses est si difficile que les historiens de la génération précédente ont préféré la contourner, de façon assez astucieuse. À l'histoire d'un peuple ou d'une nation, ils ont préféré celle d'une « société globale ». Une société globale marquée par les grands processus de la modernité économique et idéologique. Voilà pourquoi ils se sont surtout intéressés à la période contemporaine, plutôt qu'à la Nouvelle-France par exemple ; voilà pourquoi les phénomènes de nature sociale et culturelle (au sens anthropologique) les ont davantage intéressés que les phénomènes politiques ou constitutionnels. En montrant, livre après livre, article après article, que le Québec avait développé un rapport à la modernité assez semblable à celui des autres sociétés occidentales, ces historiens évitaient le récit misérabiliste ; ils offraient aussi une sorte de *happy end*, un dénouement heureux, en présentant la Révolution tranquille comme l'événement qui avait permis aux forces profondes de la modernité d'enfin se déployer. Je parle ici du travail historiographique, non de la mémoire populaire de la Révolution tranquille, qui a un caractère plus politique, voire identitaire. Pour le commun des mortels, la Révolution tranquille est une sorte de reconquête économique et politique. Mais une reconquête inachevée.

Or je ne voudrais pas à mon tour éviter ta question, LA question ! Un aveu : je suis parfois tenté par l'« idéalisation ». Je n'y peux rien, j'ai beaucoup d'admiration pour nos devanciers. Les tirades patriotiques d'un Lionel Groulx sur nos valeureux ancêtres, je sais que tu les connais par cœur,

et je sais aussi que tu les respectes, même si elles ont souvent mal vieilli. Mais je n'y peux rien, lorsque je me tourne vers ce passé, ce passé que j'appréhende tel un bloc d'événements, de retournements, de conjonctures, un bloc de vie et de drames, je suis souvent saisi par l'émotion. Je sais bien que, s'il doit rester quelque chose de cette émotion lorsqu'on écrit l'histoire, elle ne doit pas non plus prendre toute la place. Historien de ses grands-parents (et de la France), Jablonka donne un bel exemple d'investissement personnel et de mise à distance d'un « objet ». Je crois que c'est l'équilibre qu'on doit viser, mais c'est difficile et ça demande de la discipline et de la rigueur. Mais l'empathie est pour moi une qualité essentielle en histoire, et en sciences humaines en général. Toujours nous souvenir que nous sommes nous-mêmes des êtres finis, captifs de schémas de pensée. Je crois que c'est cette empathie qui a manqué à la génération précédente, soit parce qu'elle avait des comptes à régler avec l'Église, ou qu'elle avait une idée trop précise et rigide de ce qu'était la modernité, soit parce qu'elle était habitée par une certaine idée de la science qui l'amenait à adopter une sorte de position en surplomb.

J'ai souvent pesté contre le récit téléologique des modernistes. Je crois cependant que lorsqu'on tente une synthèse, qu'on raconte l'histoire d'un peuple, qu'on souhaite présenter un fil conducteur, donner un peu de sens à l'aventure historique d'une communauté nationale, il est bien difficile d'y échapper. Il y a fort à parier que, si nous avions réalisé notre indépendance en 1995, cela aurait provoqué un renouveau historiographique exceptionnel. Il aurait fallu expliquer, à nous-mêmes et aux autres, ce qui venait de se passer, comprendre la genèse, décortiquer les causes profondes et conjoncturelles de cet avènement. L'espèce de match nul auquel nous avons eu droit rend l'écriture de l'histoire « nationale » du Québec problématique – ces années-ci du moins. Il est tentant pour les historiens de regarder ailleurs, d'autant que les courants théoriques qui dominent l'historiographie occidentale frappent le fait national d'un lourd soupçon.

Ce qui reste, malgré tout ? Le récit d'une persistance opiniâtre, la compréhension des facteurs qui ont rendu notre existence nationale possible, l'explication toujours plus raffinée des événements qui ont été, dans notre histoire, des points tournants : la fondation de Québec, l'instauration d'une colonie royale, les traités d'Utrecht et de Paris, les affrontements de 1837-38, la Révolution tranquille. Faire cela avec tous les instruments légués par les sciences sociales du 20^e siècle, mais en renouant avec un certain sens du récit – comme nous y invite Jablonka –, c'est déjà beaucoup, ne trouves-tu pas ?

DG : Cette posture me plaît ! Je ne sais si tu seras d'accord avec moi, mais j'en vois une forme d'illustration (sans doute pas la seule possible) dans les récents livres de Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, *Elles ont fait l'Amérique* et *Ils ont couru l'Amérique*, qui présentent une galerie de personnages inspirants et à travers eux, bien entendu, un contexte global. C'est là une manière de se rappeler que le rêve est possible, et cela passe par des portraits individuels. Les auteurs ont pu éviter l'épineuse question du « nous ». Tu ne trouves pas que c'est là le problème central d'une histoire,

disons, « nationale », surtout à une époque comme la nôtre où l'espace politique est partagé entre des citoyens de diverses origines ? Il me semble que je t'ai entendu me le dire lors d'une de nos conversations : le problème est de voir qui est le *sujet* de cette histoire. Quand on raconte sa propre histoire, tout va bien, mais comment faire quand on raconte une histoire collective, a fortiori quand cette collectivité est fragmentée ? Quel récit commun ? Ceux qui se perçoivent comme les héritiers du Canada français, voire de l'ancienne colonie française, ont là un sérieux problème de représentativité. Mais, au moins, le *nous* que tu utilises est beaucoup plus honnête et vrai que le *nous* totalement artificiel que nous a déjà proposé Patrimoine Canada ! Moi, j'ai choisi le roman pour pouvoir parler en mon propre nom. Mais si je devais me lancer dans le projet d'une histoire collective, je le ferais à partir des quelques intuitions que j'ai exposées dans *Accès d'origine* : une histoire des différents *nous* qui se sont croisés dans des rapports d'amitié ou d'hostilité, d'alliance et de rupture. Des *nous* en constante redéfinition, qui se font et se défont à coups d'identifications et de contre-identifications. Le socle de cette histoire : la manière d'habiter le territoire, de se l'approprier comme un chez-soi. Car l'histoire est une expérience physique, elle part du sensible. Le narrateur que j'envisage pour cette histoire, c'est le Québécois *disponible*, et aussi *empathique*, pour reprendre un terme que tu viens d'utiliser : capable d'épouser les désirs et les ambitions, d'exposer les contradictions, les ruptures, puis de se donner de l'air en prenant une distance.

Mais tu dois trouver que je délire, cher Éric. Aussi bien m'en tenir au roman !

ÉB : Pas du tout ! Je trouve ton propos très intéressant, mais je tente de voir, *concrètement*, à l'intérieur d'un ouvrage disons de 500 pages, comment une telle démarche pourrait prendre forme et rester digeste pour l'honnête femme ou l'honnête homme cultivés. Chose certaine, s'il faut viser le *nous* le plus intégrateur possible, cet effort ne doit pas nous paralyser. Tu as osé le roman... Osons l'enquête historique traversée par un certain souffle ! ■

1. Voir Éric Bédard, « L'histoire, une "littérature contemporaine" », *L'Inconvénient*, n° 63, hiver 2015-2016, p. 48-50.

2. Christian Desmeules, « Renaissance italienne », *Le Devoir*, 9 janvier 2016.